

L'expérience de l'altérité en paysage francophone

Ludovic Fouquet

Number 118 (1), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24602ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fouquet, L. (2006). L'expérience de l'altérité en paysage francophone. *Jeu*, (118), 143–148.

L'expérience de l'altérité en paysage francophone

Festival Zones Théâtrales

Avec la première édition du Festival Zones Théâtrales, Ottawa a été le centre de zones de turbulence qui ont fait éclater sa tranquillité légendaire, en laissant pénétrer dans la cité l'ensemble du territoire canadien. Pendant dix jours, il s'agissait de rien de moins que de rassembler le théâtre francophone de tout l'espace canadien. Dit comme cela, l'aventure paraît démesurée – elle l'est de toute façon, car il est évident que, de Moncton à Vancouver, il ne peut pas s'agir d'une même réalité théâtrale et d'une même réalité tout court – mais il nous faut préciser que, sur l'ensemble de ce

vaste pays, on ne compte que quatorze compagnies francophones professionnelles, s'exprimant en français devant un public majoritairement anglophone. Le formidable pari de ce festival, qui prolonge les 15 jours de la dramaturgie des régions et le Festival du théâtre des régions (1997, 1999, 2001), réside dans la convergence de ces zones théâtrales qui, au cours du festival, s'est transmuée en rayonnement. Ce rayonnement devrait vite dépasser les seules frontières canadiennes. Cette convergence a aussi permis de dessiner en creux les liens existant déjà entre ces zones théâtrales (certains protagonistes d'une zone intervenant sur une autre) et d'en créer de nouveaux. Cette première édition proposait neuf productions théâtrales, des conférences et tables rondes, cinq lectures publiques, des expositions; diverses associations théâtrales en profitaient pour tenir leurs assises. Convergence et rayonnement, donc, avec pour fil conducteur l'expérience de l'altérité, la confrontation. La zone théâtrale est turbulence, car elle reposerait avant tout sur ce choc idéologique de la réunion de divergences.

Deux langues

Certaines propositions, comme *l'Homme invisible/The Invisible Man* de Patrice Desbiens, se situent dans ce lieu précis du choc des langues, dans cet entre-deux de la collision culturelle. Ce texte décrit la situation schizophrénique d'un individu né à Timmins, en Ontario, et se définissant autant comme Franco-Ontarien que French-Canadian (à une



Présenté du 8 au 17 septembre 2005
au Centre national des Arts

Requiem pour un trompettiste,

THÉÂTRE LA TANGENTE, TORONTO, ONTARIO

Cow-boy Poétre,

L'UNITHÉÂTRE, EDMONTON, ALBERTA

Bizzarium : un cryptozoo,

LES SAGES FOUS, TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC

L'Homme invisible/The Invisible Man,

THÉÂTRE DE LA VIEILLE 17, OTTAWA, ONTARIO

Laxton,

CERCLE MOLIÈRE, WINNIPEG, MANITOBA

Le Testament du couturier,

THÉÂTRE LA CATAPULTE, OTTAWA, ONTARIO

Portrait chinois d'une imposteure,

THÉÂTRE FRANÇAIS DE TORONTO, TORONTO, ONTARIO

(VOIR L'ARTICLE DE LYNDA BURGOYNE DANS *JEU* 111)

Le Christ est apparu au Gun Club,

THÉÂTRE L'ESCAOQUETTE, MONCTON, NOUVEAU-BRUNSWICK

Murmures,

THÉÂTRE POPULAIRE D'ACADIE, CARAQUET, NOUVEAU-BRUNSWICK

époque où le terme « Québécois » n'existait pas encore). Ce texte écrit en deux langues, et non pas traduit, décrit la trajectoire d'un homme ballotté entre deux frontières : celle des langues, celle entre soi et le monde, la réalité et les rêves...

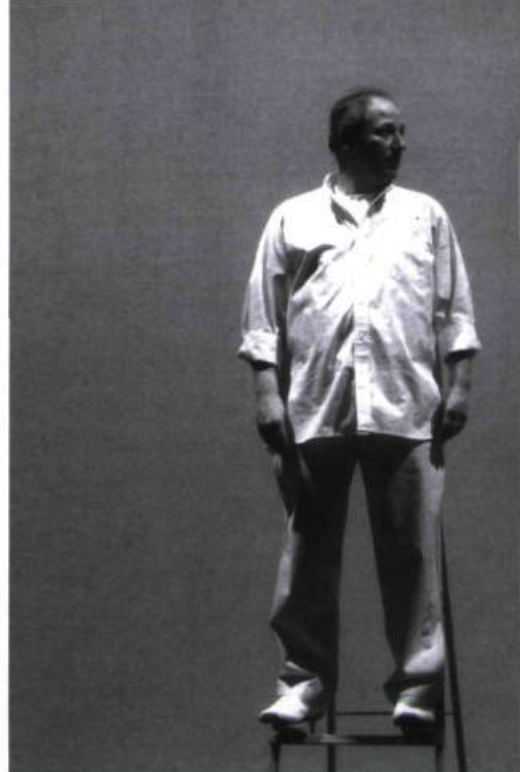
L'entre-deux culturel serait ici un grand cadre vide, tendu de tulle et baigné d'ambiances lumineuses changeantes. Sur cette incandescence se détachent deux individus en blanc (Roch Castonguay et Robert Marinier), anges bilingues perchés sur des escabeaux bricolés. À leur côté, un musicien-bruiteur ponctue chaque situation. Il m'a semblé que l'ensemble restait au premier degré, multipliant les gags, ne nous faisant pas entendre cette « voix étouffée qui appelle au secours », malgré des moments de complémentarité puis de décalage, voire de contagion entre les deux langues, et malgré des scènes truculentes (l'enfant avec le petit Jésus, les rencontres). La rencontre du « lendemain de la veille¹ » est venue expliciter ma réaction : c'est un projet monté en création collective manquant cruellement d'un regard central. Les deux regards extérieurs, Esther Beauchemin et Robert Bellefeuille, n'ont visiblement pas su s'imposer auprès des interprètes co-metteurs en scène. Les extraits, dits par Roch Castonguay ce matin-là, étaient beaucoup plus touchants que ceux dits la veille (les mêmes !), comme si, sous prétexte d'aller

chercher ce qu'il y a de théâtral dans l'écriture de Desbiens (une linéarité, une trame), on avait composé avec le texte en s'en tenant à l'anecdote.

Deux points de vue

Avec *Requiem pour un trompettiste*, Claude Guilmain propose au public l'expérience d'un double point de vue sur un même événement. Inspiré par l'affaire Walkerton, ce spectacle du Théâtre la Tangente (Toronto) décorique les phénomènes de corruption et de désinformation en nous plongeant dans un double décor très années 50, avec des clins d'œil multiples au cinéma de l'époque, à ses éclairages particuliers, à la peinture de Hopper... : d'un côté le bureau de la mairie, où des conseillers tentent de préparer les dénégations d'un maire véreux, de l'autre une chambre

1. Le lendemain de chaque première d'un spectacle, le public était convié à venir rencontrer l'équipe artistique.



L'Homme invisible (Théâtre de la Vieille 17, Ottawa), présenté au Festival Zones Théâtrales en septembre 2005. Photo : Mathieu Girard/CNA.



Requiem pour un trompettiste (Théâtre la Tangente, Toronto), présenté au Festival Zones Théâtrales 2005. Photo : Mathieu Girard/CNA.



Cow-boy Poétre (l'UniThéâtre, Edmonton), présenté au Festival Zones Théâtrales 2005. Photo: Mathieu Girard/CNA.

Mythe et chronique

Des spectacles pourtant d'horizons fort divers et avec des résultats opposés proposaient une même confrontation du mythe et de la chronique, en s'appuyant explicitement

sur des références antiques. Ainsi, le Minotaure ou Œdipe surgissent-ils au beau milieu d'un enclos de rodéo, mais habillés en jeans et maniant le lasso (*Cow-boy Poétre*) et la chronique d'un génocide prend-elle des allures de rituel et s'exprime-t-elle au travers d'un chœur antique (*Laxton*). L'UniThéâtre d'Edmonton surprend bien son monde, avec le texte de Kenneth Brown, mis en scène par Daniel Cournoyer: il y a tout le décorum habituel d'un *show* de rodéo (l'enclos, la paille, les pancartes, les musiciens, le bonimenteur, la chanteuse, le taureau – ici, une mécanique d'entraînement –,

2. Un épilogue a été supprimé juste avant la création, sans doute sera-t-il remis pour la diffusion ultérieure du spectacle. Cela permettrait de renouer avec une structure plus stricte, telle que la désirait Guilmain dans ses notes d'intention.





Laxton (Cercle Molière, Winnipeg), présenté au Festival Zones Théâtrales 2005. Photo : Mathieu Girard/CNA.

etc), mais très vite surgissent des digressions plus intimistes et un drame qui n'a plus rien à voir avec les paillettes mais touche le cœur de chaque individu (sa foi, son amour, sa raison de vivre), au travers d'un triangle amoureux, entre une chanteuse country et deux cow-boys que tout oppose (le cow-boy de ranch et celui qui n'y a jamais mis les pieds), puis plus tard, entre le fils des deux premiers, sa mère qu'il ne reconnaît pas et le cow-boy novice, devenu adulte, aguerri et impotent. L'enclos de bois hyperréaliste se mue en dédale tragique, mais l'aveuglement ne marquera pas les personnages (et le fils ne couchera finalement pas avec sa mère). Et lorsque les personnages, au jeu souvent économe, dévoilent trop leur amour ou leur orgueil blessés, hop, l'orchestre démarre et la chanteuse sourit, yehhaaa !

Laxton, de Rhéal Cenerini, propose une même économie, mais dans une épure plus stricte. La mise en scène de Geneviève Pelletier (Cercle Molière, Winnipeg) démonte les mécanismes du génocide en multipliant les références à la flèche et à la boucle : fulgurance et répétition, irruption de violence et ressassement des jalousies, confrontation des clans et fusion des protagonistes dans un seul chœur. Le dispositif est une trajectoire, une ligne entre les gradins du public, bifrontal, un plateau étroit composé de deux îlots, proscenium à divers niveaux fermé d'un côté par un écran (sur lequel passent des images en boucle, tirées des *Nibelungen*, ce cycle de vengeances sans fin).

Cow-boy Poétre comme *Laxton* jouent d'une même esthétique du tableau, basée sur une économie de jeu et des bascules lumineuses précises, et usent d'une même narration directe qui emprunte au chœur antique. Les narrations croisées de chaque protagoniste de *Cow-boy...* resserrent progressivement le nœud de l'intrigue, tout en nous réservant des surprises et des ruptures, qui sont autant d'adresses directes.

L'alternance des scènes de chœur stylisées et de dialogues plus réalistes de *Laxton* crée un ensemble particulier oscillant entre cérémonie rituelle et drame vif. Cela n'est pas toujours aussi soutenu dans la seconde partie et le dernier chœur se laisse atteindre par une émotion douceuse. Et la boucle s'enlise, mais la dernière flèche la revitalise : Geneviève Pelletier a inventé un personnage, un double de la jeune Anna, qui devient une sorte de narrateur ouvrant et accompagnant le spectacle, pistolet à la main. Le spectacle développe les mésaventures de la famille d'Anna. Anna 2 finit par tirer sur Anna 1, comme si – tuant ainsi son enfance – elle faisait un trait sur le passé, sur la colère, l'adulte choisissant la vie et non la vengeance, l'avancée et non le ressassement.

Explosion de l'altérité

Avec *le Testament du couturier* proposé par Joël Beddows (Théâtre la Catapulte, Ottawa), la confrontation se fait émerveillement. Si la fable de Michel Ouellette évoque d'autres textes d'anticipation (tout en proposant un ancrage dans l'Europe du XVII^e siècle, envahie par la peste), elle est surtout au service d'une structure dra-

matique puissante et a couru le risque de se présenter biffée (l'auteur ayant coupé une réplique sur deux dans les dialogues). Les protagonistes se trouvent donc à dialoguer avec le silence et ici il n'y a qu'une actrice pour cinq rôles. L'interprétation d'Annick Léger est époustouflante de précision : un corps en tension et postures permanentes, et une voix capable de grandes modulations (des stridences irritantes comme des piques ingénues, ou la hargne d'un vieillard). Le costume unique mais évolutif imaginé par Isabelle Bélisle sert le propos et entoure l'actrice d'un fantôme (manches et capuche de tulle). Dans un espace trop petit et à la perspective exagérée (deux rangées de tiroirs), l'actrice se terre, confinée, et déploie la sourde malédiction de ce testament du couturier, robe fatale qui surgit sur fond de virus. La mise en lumière est d'une grande beauté, ne craignant pas de mettre littéralement la comédienne dans l'ombre, d'explorer toutes les gammes possibles d'obscurité, de clairs-obscurs, jusqu'à faire du crâne rasé de l'actrice un visage effacé ou le masque d'un rat nous regardant !

Je n'ai plus la place pour évoquer la beauté des marionnettes de *Bizzarium: un cryptozoo* des Sages Fous (Trois-Rivières), mais ce cabinet de curiosité en plein air m'a enchanté. L'expression, la manipulation, l'invention même de certaines créatures (poissons, sirènes, moustiques, pieuvre,

Le Testament du couturier
(Théâtre la Catapulte,
Ottawa), présenté au Festival
Zones Théâtrales 2005.
Photo : Mathieu Girard/CNA.



etc.) mériteraient plus de détails. Tout comme il aurait fallu présenter les quelques lectures qui ont ponctué le festival, complètement essentiel d'un panorama de création. Mentionnons *Apocalypse à Kamloops* (Stephan Cloutier) et *Pichou* (Gervais Bouchard), deux textes qui partent de situations éculées (un bureau des âmes au ciel ou un couple de vieux, ruminant leur hargne), mais qui surprennent par leur développement, la qualité des répliques, l'épaisseur des personnages. Sur fond de rancœurs accumulées, ce sont deux univers très sensibles, pudiques, drôles mais désespérés qui se donnaient à entendre.



Zones Théâtrales fut donc l'occasion de regards jetés en toutes directions, les images qui restent témoignent à quel point ce voyage fut de qualité. Ce voyage ? Nous n'avons pas bougé, tout est venu à Ottawa nous parler d'ailleurs et nous embarquer. **J**

Bizzarium : un cryptozoo (les Sages Fous, Trois-Rivières), présenté au Festival Zones Théâtrales 2005. Photo : Mathieu Girard/CNA.

HÉLÈNE BEAUCHAMP

Lieux d'appartenance

Zones Théâtrales a montré à quel point chacune des compagnies du Canada français s'est affirmée depuis 1997. Les directions artistiques, les auteurs et les metteurs en scène ont identifié clairement leurs lieux d'appartenance : lieux géographiques et artistiques. Le théâtre « canadien français » n'est plus un, amateur et régional, il est résolument multiple, professionnel et engagé sur les scènes nationales et internationales.

En septembre 2005, sur les deux rives de la rivière des Outaouais, les artistes avaient plusieurs raisons de se réjouir. Roch Castonguay et Robert Marinier sont revenus vers l'univers de Patrice Desbiens, qui continue de nourrir l'imaginaire de façon viscérale. Desbiens est essentiel. Rhéal Cenerini aussi, dont l'écriture si particulière ne retient rien, ou si peu, de la revendication identitaire traditionnelle et qui rejoint, en cela, Michel Ouellette. Ces deux auteurs poussent leurs regards jusque vers les lointains, pour voir... ? En produisant le texte de Kenneth Brown, *Cow-boy Poétre*, Daniel Cournoyer a misé et gagné : l'Ouest est une poésie rude au lyrisme fortement rythmé.